

A l'école

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 45

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

quer leur plaisir en le montrant. Leurs chapeaux volèrent en l'air en notre honneur, et le joueur de violon racla ses aigres cordes avec plus de vivacité que jamais.

J'attrapai de dessus le siège un des chapeaux enrubannés qui avaient été jetés en l'air, et je le mis sur ma tête. J'étais sûr que de tous les chapeaux du monde nul ne m'irait aussi bien que celui-là. En effet, ces bonnes gens applaudirent en faisant des *recalfées*¹, et le maître du chapeau lui-même ne s'aperçut pas qu'il n'en avait plus. Dès ce moment je fus dans leurs bonnes grâces, et je descendis du siège du carrosse pour jouir plus longtemps de leur bonheur. Si les jouissances villageoises ne sont pas les plus recherchées, ce sont les seules que l'on aime toujours. C'est qu'elles sont plus près de la nature.

Je me mêlai parmi quelques jeunes villageoises. Un jupon court, un blanc corset, ajustement simple, mais propre, laissaient tout à faire à des charmes qui n'avaient besoin d'aucun secours. Leur joli minois, leurs grâces naïves me firent oublier les beautés des villes... Je ne les oubliai pas; je n'y pensai plus. C'est ainsi qu'en sortant de chez un fleuriste qui, par son art, donne aux fleurs un éclat nouveau, j'aime encore à reposer dans les champs sur un tapis de simples violettes, dont l'odeur flatte mes sens et ne les étourdit pas.

J'appris que les noces de Justine et de Julien occasionnaient cette fête. Julien était un garçon sage, rangé, qui n'avait jamais aimé que Justine. Quoiqu'elle ne fût pas la plus belle de ses compagnes, elle n'en avait pas moins mérité d'être préférée. Souvent les charmes de la figure trouvent des infidèles que les qualités de l'âme eussent retenus; et Justine, en donnant son cœur à Julien, lui apportait la dot la plus désirable.

Ces deux amants avaient borné le cercle de leur existence au territoire de leur village; ils n'en étaient jamais sortis... Mais le bonheur se mesure-t-il à l'enceinte que nous parcourons? Julien, aimé de Justine, de ses parents, dont il avait toujours fait la joie, et de tous ses voisins, qu'il ne cessait d'obliger, Julien aurait-il pu trouver dans le reste du monde la félicité qu'il goûtait dans son petit coin de terre? Je n'en crois rien.

Le mariage de Justine aurait été célébré depuis quelques semaines; mais on l'avait différé jusqu'à l'époque des noces de cinquante ans du bisaïeul et de la bisaïeule de Julien. Ce couple plus qu'octogénaire n'était point préparé à cette fête; on avait voulu le surprendre. La bande joyeuse se dirigea d'abord vers leur cabane, d'où on les pria de sortir. Ils parurent... Quel moment pour eux! ils se trouvèrent tout à coup au milieu de leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, qui, à leur passage, formèrent une haie, et tendirent tous à la fois leurs bras pour les embrasser.

Je m'approchai du bon vieillard, à qui je donnai la main pour le soutenir. Il ne savait lequel de ses enfants lui était le plus cher, lequel il devait embrasser le premier. Je vis couler de ses yeux pressés des larmes d'attendrissement, et je sentis sa main trembler dans la mienne, tant il était saisi à la vue de tous les liens, grands et petits, qui l'attachaient encore au monde. Il ne pouvait faire un pas, ni jeter un regard, sans rencontrer quelqu'un qui ne lui dût l'être, et qui ne l'aimât comme un père; il se trouvait dans une nature dont il était, pour ainsi dire, le créateur.

— Bon père, lui dis-je, n'êtes-vous pas au plus beau jour de votre vie? — J'en espère un plus beau pour moi et mes enfants. — Lequel? — Celui où l'Éternel me jugera avec eux!... Je crus voir cette longue scène d'innocence qu'offrirait à Dieu une vie de quatre-vingt-six ans.

Nous marchâmes le long de la haie, et descendîmes ainsi, de génération en génération, jusqu'à Julien et Justine, qui partageront, avec leurs ancêtres leur bouquet de noce. Des bouquets avaient peu de charmes pour eux; mais avec quel plaisir ils regardent ceux qui venaient de leurs petits-enfants! ils en respirèrent l'odeur, et témoignèrent leur satisfaction par les regards les plus affectueux, les paroles les plus douces, et les embrassements les plus tendres. Je comparais leur vieillesse aux derniers jours de l'hiver, que couronnent les fleurs du printemps.

À l'étonnement que montra le vieillard, en passant au milieu de sa postérité rassemblée des villages les plus éloignés, je me formai une idée de ce-

lui du premier homme revenant dans ce monde, et parcourant la haie de toutes les générations qui, depuis lui, se sont succédés sur le globe où il s'est trouvé seul. Je me demandais qui je placerais au bout de cette chaîne immense, pour que notre premier père, en y arrivant, sourît à sa postérité? Serait-ce un grand de la terre, un monarque, un conquérant? non... la vertu simple et modeste, un Julien, une Justine.

Je voudrais qu'alors tous ceux qui ont été les fléaux de la terre, les fanatiques, les persécuteurs, les tyrans, les oppresseurs de leur patrie, traversassent le genre humain, et que toutes les générations levassent sur eux le doigt du mépris, tandis qu'elles s'inclineraient devant ceux qui les ont honorées, et chanteraient un hymne à leur louange.

Nous allâmes au temple. Tous les habitants du village nous y accompagnaient; ils semblaient ne former qu'une même famille... et ne la formaient-ils pas? Les liens du sang sont-ils plus forts que ceux de l'amitié et des bonnes mœurs? À l'air de gaîté qui régnait sur leur visage on eût dit qu'ils se mariaient tous!

Justine et Julien furent unis; la sanction divine consacra les serments de s'aimer, que leurs cœurs avaient déjà faits depuis longtemps.

La religion ne me paraît jamais si sainte et si auguste que lorsqu'elle assure notre félicité, le bonheur des hommes ne pouvant qu'être le premier but de leur Créateur.

Le bisaïeul, l'aïeul et le père de Julien offraient, avec leurs épouses, l'exemple d'une union que rien n'avait troublée.

Avant que de sortir du temple, le bisaïeul s'arrêta au milieu de toute sa famille, dont le profond respect attestait la présence de l'Être suprême. Il prit les mains des époux: — Mon cher Julien, ma chère Justine, vous êtes résolus, sans doute, de vous aimer toute votre vie et de vous conduire en gens de bien? — Ne l'avons-nous pas promis à Dieu?... et ils baisaient les mains du vieillard. — Eh bien! ajouta-t-il en tournant sa tête auguste vers le ciel, et lui présentant Julien et Justine; si, pendant quatre-vingt-six ans, bienfaiteur des hommes, tu as versé sur moi tes bénédictions, entends le dernier vœu que l'adresse le cœur d'un père! puisent-ils, au bout d'un demi-siècle, célébrer comme moi cinquante ans de mariage, dont aucun jour ne laisse de remords!... Ses yeux restèrent encore quelques instants fixés vers le ciel... En les attachant ainsi sur Dieu, il sentit qu'il pouvait soutenir sa présence.

Le silence général qui succéda à ces paroles parut être gardé par tous les assistants, pour que l'Être suprême entendit ce vœu du haut de son trône, et qu'il fût exaucé!... Il le sera.

On reconduisit en triomphe cette famille respectable dans un enclos spacieux, paré de branches de laurier, de myrte, de tous les ornements simples que l'amitié avait fait rechercher de toutes parts. On se mit à table; chaque mets fut assaisonné par la bonne joie, par l'épanouissement du cœur; assaisonnement le meilleur de tous, le seul que le luxe ne peut acheter, et qui ne coûte rien au village.

Je m'assis entre deux villageoises charmantes. Je ne leur demandais pas de l'esprit; leurs yeux parlaient si bien pour elles, leur bouche était si jolie, leur son de voix si doux!... Un mot, un regard, ne valaient-ils pas les plus brillantes saillies? Jamais le rire de la joie n'est venu si naturellement à mes lèvres.

Les époux firent courir un baiser autour de la table. Mes deux jolies voisines, quoique jeunes et timides, ne firent pas plus difficulté de me le donner, que je n'en fis de leur rendre. Dans les grandes villes, à cette ingénuité on eût substitué des simagrées, des minauderies, je ne sais quelle déceinte hypocrite... Un refus y est moins modeste qu'une faveur au village.

À la fin du repas je vis un paysan tirer un papier de sa poche et chanter un couplet qu'il avait composé en l'honneur de Julien. Je confesse que je fus très étonné de me trouver vis-à-vis d'un poète, et qu'un sot amour-propre m'empêcha, un moment, de l'avouer pour un de mes confrères. Je me souvenais bien qu'Apollon avait été berger; mais comment croire que Nicolas fût Apollon! J'en pris cependant mon parti; la chanson de maître Nicolas partait du cœur, et j'applaudis plus à son couplet qu'aux plus belles phrases académiques.

Chanson de Nicolas.

À la santé de Justine et Julien,
Amis, vidons la bouteille;

Nous les aimons autant qu'ils s'aiment bien;
Ainsi, vive la joie!

— Mais, monsieur, il me semble que bouteille et joie ne riment qu'un peu? — Pardon, mon cher libraire, je ne m'en étais pas aperçu. D'ailleurs, je n'épilogue pas le plaisir qu'on me donne.

Au repas succéda le bal; et tous nos villageois et villageoises de sauter, non d'après l'inspiration du violon, mais d'après celle du cœur. Leurs gestes, leurs sauts, aussi gais que leurs paroles, me paraissaient si bien la véritable danse, que je n'osai battre un entrechat, et que je sautai comme eux. Jean poussait Claudine, Claudine poussait Jacques, Jacques, Marie... On tombait sans le vouloir; on s'embranchait le voulant bien: le tout sur le compte de la chute. On riait, et tout était dit... O bonnes mœurs des villages!

Enfin, on forma un rond au milieu duquel on mettait un danseur, tandis que les autres, en sautant autour de lui, l'invitaient à embrasser la plus jolie villageoise.

Ronde.

Puisque jusqu'à la fin du monde,
Et lon lan la,
On doit boire et s'embrasser;
Et lon lan lé,
Bois et choisis à la ronde
Celle que tu veux baiser.

J'eus mon tour, et je donnai à Justine un baiser (dont son époux ne se fût pas mieux acquitté, quoiqu'au premier jour de ses noces), tandis que ces bonnes gens battaient des mains pour applaudir à mon choix.

La nuit qui s'approchait me força de les quitter. Je m'éloignai, en désirant d'être témoin de la même fête dans cinquante ans, comme le vieillard l'avait souhaité à Julien, et d'embrasser alors Justine avec le même plaisir que je venais d'éprouver... mais... hélas!

Où étais-tu, bon la Joie! Toi que les jeux d'un enfant intéressent, et dont le rire ne quitte les lèvres qu'à la vue de l'humanité souffrante... Tout un village était heureux!... Mon cher la Joie, où étais-tu?... Henri IV écrivait ces derniers mots à Crillon, après une bataille... Lecteurs, fussiez-vous Français, n'ai-je pas mieux placé ces mots qu'Henri IV?

¹ Surnom de B..., ami du « voyageur ».

A L'ÉCOLE

Dans une composition qui avait pour sujet, le *lait*, un tout jeune écolier avait écrit:

« Le lait est très bon. La vache et la chèvre nous en donnent, la femme nourrit également son bébé avec son lait; on trait ces animaux deux fois par jour. »

*

Dans une dictée, le maître avait indiqué cette phrase:

« A ce moment-là, il était au pied du Liban. »

Un élève écrivit:

« A ce moment-là, il était *taupier* du Liban. »

Foule partout! — Qui donc prétendait que le Lausannois n'aime pas les spectacles? Allez au Théâtre, la salle est comble, surtout quand on donne *Hernani*. Ah! certes, le prestige de Victor Hugo n'est pas un vain mot. Demain soir, dimanche, ce sera la quatrième d'*Hernani*. À 2 heures, pour la première matinée de la saison, *La Jeunesse des mousquetaires*, un drame à grand effet. — Au *Kursaal*, *Ninette*, la sémillante Ninette, a toujours toutes les faveurs du public, qui lui fait une cour assidue. Et les spectateurs, certes, en ont bien pour leur argent, car les attractions qui complètent le programme sont des plus alléchantes. — Au *Lumen* et au *Lux*, des spectacles composés avec goût, variés, intéressants, actuels, attirent un public fidèle et toujours plus nombreux. — Et puis, il y a encore la *Muse*, au Casino-Théâtre, avec la pièce de M. Schorderet, *Le Cervin se défend*, qui eut mercredi dernier un très vif succès et qui n'en aura pas moins mercredi prochain. Et ce sera la dernière irrévocablement. Y manquer ne serait pas permis. On ne saurait mieux que par sa présence au Théâtre, protester contre la manie d'asservir toutes nos cimes à la crémaillère.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIÖ.

¹ De grands éclats de rires. Terme du pays.